

L'odeur des autres : femmes et odeurs à l'intersection de la pratique hippocratique et de la pratique religieuse

Laurence M.V. Totelin

Introduction

L'auteur du texte hippocratique *Maladies des femmes* indique que la grossesse est le meilleur traitement quand l'utérus se déplace vers le foie. Cependant, quand une grossesse n'est pas possible (quand la femme est veuve ou qu'elle n'est pas mariée), il recommande des thérapies différenciées selon le statut marital, et donc l'âge, de la patiente.

«Quand la matrice se tourne vers le foie... Quand elle est dans cet état... ouvrir la bouche et y verser du vin coupé très parfumé au moment opportun ; appliquer aux narines des substances malodorantes ; faire une fumigation à la matrice avec des substances de bonnes odeurs et toutes sortes d'encens. Quand elle va mieux, purge-la en lui donnant à boire un médicament qui purge par le bas... Ensuite donner à boire du lait d'ânesse cuit, et fomentier la matrice avec les substances de bonnes odeurs et appliquer le pessaire au bupreste. Le lendemain, le nétopon ; ensuite, après un intervalle d'un jour, faire une fumigation avec les aromates. Ce sont les choses que doivent faire la veuve ; il est mieux de devenir enceinte. Quant à la jeune fille, il faut la convaincre de s'unir à un homme ; de ne rien porter vers les narines ; de ne pas boire un médicament purgatif, mais de boire à jeun du castoréum et de la conyze dans du vin aussi odorant que possible pendant vingt jours ; ne s'oindre la tête avec aucune substance odorante ; ne renifler aucune substance parfumée.¹»

La femme veuve (c'est-à-dire la femme d'âge mûr) est soumise à un véritable bombardement olfactif : son traitement contient sept mentions d'odeurs. Des substances fétides sont mises sous son nez tandis que des odeurs plaisantes sont dirigées vers son vagin au moyen de fumigations, fomentations, parfums et injections. La jeune femme non-mariée, elle, doit éviter le plus possible de renifler les substances odorantes et doit prendre une boisson qui contient du castoréum et de la conyze, deux ingrédients odorants, dans du vin parfumé (l'odeur du castoréum est désagréable tandis que celle de la conyze est plaisante).

Ceci n'est qu'un exemple du traitement des maladies utérines par l'odeur préservé dans le corpus Hippocratique. Ce phénomène est bien connu et a été étudié, entre autres, par Simon Byl, Danielle Gourevitch, Helen King et Heinrich von Staden². Ce dernier, dans son article 'Matière

¹ *De mulierum affectibus* 2.127 (8.272-274 Littré) : "Ἦν αἰ μῆτραι πρὸς τὸ ἥπαρ τραπῶσιν... Ὅταν ᾧδε ἔχη... καὶ τὸ στόμα διανοίγειν, οἶνον δὲ ὡς εὐωδέστατον κεκρημένον ἐγγέειν, ὅτε χρῆ, καὶ προσέχειν πρὸς τὰς ῥίνας τὰ κάκοδιμα, καὶ ὑποθυμῆν, πρὸς δὲ τὰς ὑστέρας τὰ εὐώδεα καὶ ὅσα θυώματα· καὶ ἐπὶν ἰήση, κάθαιρε, φάρμακον δὲ πῖσαι κάτω χρῆ... κάπειτα πιπίσκειν γάλα ὄνου ἐφθόν, καὶ τὰς ὑστέρας πυριῆσαι εὐώδεσι, καὶ προστίθεσθαι τὸ ξὺν τῇ βουπρήσει· τῇ δὲ ὑστεραίῃ νέτωπον, διαλιπὼν δὲ ἡμέρας δύο κλύσαι τὰς ὑστέρας εὐώδεσιν· ἔπειτα διαλιπὼν μίην ἡμέρην, θυμῆσαι τοῖσιν ἀρώμασιν. Ταῦτα ποιέειν τὴν χήρην· ἄριστον δὲ ἐν γαστρὶ ἔχειν. Τὴν δὲ παρθένον πείθειν ξυνοικέειν ἀνδρὶ· πρὸς δὲ τὰς ῥίνας ἀείρειν [μὴδὲν], μὴδὲ τὸ φάρμακον πίνειν, νῆστιν δὲ τὸν κάστορα καὶ κόλυζαν ἐν οἴνῳ ὡς εὐωδεστάτῳ πίνειν ἐς εἴκοσιν ἡμέρας, καὶ τὴν κεφαλὴν μὴ ἀλείφεσθαι εὐώδει, μὴδ' ὀσφραίνεσθαι εὐωδέων.

² S. Byl, «L'odeur végétale dans la thérapeutique gynécologique du Corpus hippocratique», *Revue belge de philologie et d'histoire* 67, 1989, p. 53-64 ; D. Gourevitch, « Fumigation et fomentation gynécologiques » in *Aspetti della terapia nel corpus Hippocraticum. Atti del IXe Colloquio Internazionale Hippocratico, Pisa, 25-29 settembre 1996*, I. Garofalo et al. éd., Florence, 1999, p. 203-217 ; H. King, *Hippocrates' Woman: Reading the Female Body in*

et signification. Rituel, sexe et pharmacologie dans le corpus Hippocratique⁷ a montré que l'utilisation des odeurs en gynécologie grecque a de nombreux parallèles dans la pratique religieuse. Dans ce chapitre, je présenterai quelques autres exemples de rites qui font usage des mêmes substances odorantes que la médecine hippocratique. Je noterai ensuite que dans la littérature ancienne, la femme est souvent décrite comme étant naturellement odorante : les jeunes femmes sont caractérisées par leur odeur douce et les femmes plus âgées par leur odeur forte qui est proche de la puanteur. L'odeur est donc utilisée en médecine hippocratique et dans la pratique religieuse sur des sujets qui sont déjà, par nature, plus odorantes que les hommes. Pourquoi renforcer l'odeur par l'odeur ? Je me propose d'explorer, à l'aide des textes médicaux, cette question du lien entre la femme et l'odeur dans le monde ancien. Je ferai appel à des études anthropologiques récentes qui ont observé que l'odeur est souvent utilisée par les sociétés humaines dans leurs définitions des différences sociales. Mais tout d'abord, il me faut faire quelques rappels sur la femme et l'usage thérapeutique des odeurs dans le corpus hippocratique.

Quelques rappels

Plusieurs principes anatomiques et physiologiques sont implicites dans notre passage des *Maladies des femmes*. Premièrement, la matrice peut se déplacer dans le corps, s'appuyer contre d'autres organes et causer une douleur terrible.³ Deuxièmement, une sorte de tube (un *hodos*) parcourt le corps de la femme avec des points de sorties au vagin («la bouche de l'utérus» en grec), à la bouche et au nez⁴. C'est à ces points de sortie que des médicaments peuvent être appliqués pour traiter la matrice. Troisièmement, la matrice réagit aux odeurs : la puanteur la dégoûte et le parfum l'attire. Donc dans notre exemple, la matrice qui a monté dans le tube est poussée vers le bas au moyen de substances fétides et attirée vers sa position normale au moyen d'odeurs agréables. On remarquera qu'à l'époque d'Hippocrate, les ligaments de l'utérus, qui l'empêchent de bouger, n'avaient pas encore été découverts. Cependant, même après la découverte de ces ligaments par Hérophile, certains auteurs médicaux continuèrent à décrire les mouvements de la matrice⁵. Par exemple, au deuxième siècle après notre ère, Arétée écrivit que la matrice était comme «un animal à l'intérieur d'un autre animal» et qu'elle était capable de «rôder» dans le corps⁶. Vers la même époque, Soranus critiqua «la plupart des anciens et presque tous les adhérents des autres sectes (c'est-à-dire ceux qui n'adhèrent pas au méthodisme

Ancient Greece, London and New York, Routledge, 1998, p. 222-224 et 230-236 ; H. von Staden, « Matière et signification. Rituel, sexe et pharmacologie dans le corpus Hippocratique », *L'antiquité classique* 60, 1991, p. 42-61 ; H. von Staden, « Women and Dirt », *Helios* 19, 1992, p. 7-30.

³ Sur les mouvements de la matrice voir L.A. Dean-Jones, *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Oxford, Clarendon, 1992, p. 69-77 ; C. Faraone, « New Light on Ancient Greek Exorcisms of the Wandering Womb », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 144, 2003, p. 189-197 ; A.E. Hanson, « Continuity and Change : Three Case Studies in Hippocratic Gynecological Therapy », in *Women's History and Ancient History*, S.B. Pomeroy éd., Chapel Hill, NC., 1991, p. 73-110 ; H. King, *op. cit.* (n. 2), chapitre 11 ; M.R. Lefkowitz, *Heroines and Hysterics*, London, Duckworth, p. 12-25.

⁴ Cf. King, *op. cit.* (n. 2), 27-28 ; P. Manuli, « Fisiologia e patologia del femminile negli scritti ippocratici dell'antica ginecologia greca », in *Hippocratica. Actes du colloque hippocratique de Paris (4-9 sept. 1978)*, M.D. Grmek et F. Robert éd., Paris, 1980, p. 399 ; P. Manuli, « Donne masculine, femmine sterili », in *Madre materia. Sociologia e biologia della donna*, S. Campese, P. Manuli et G. Sissa éd., 1983, Turin, Boringhieri, p. 157.

⁵ Hérophile fr. 114 (von Staden).

⁶ Arétée, *De causis et signis acutorum morborum* 2.11 (CMG 2.32 Hude) : καὶ εὐώδεις ὀσμῆσαι τέρπεται καὶ ἐπ' αὐτὰ ἵεται· ἄχθεται δὲ τοῖσι κακὸδρομοῖσι καὶ αὐτὰ φεύγει· καὶ τὸ ζύμπαν ἐν τῇ ἀνθρώπῳ ἐστὶ ἡ ὑπέρη, ὀκοῖόν τι ζῶον ἐν ζῳῳ. Elle [la matrice] prend plaisir aux odeurs agréables et se dirige vers elles. Mais elle est incommodée par les odeurs désagréables et les fuit. Et en général, la matrice chez la femme est comme un animal à l'intérieur d'un autre animal.

de Soranus)» pour leur utilisation dans le traitements des suffocations utérines de substances odorantes telles que les cheveux brûlés, les mèches de lampes éteintes, la corne de cerf réduite en cendres, la laine calcinée, les peaux et les chiffons brûlés, le castoréum, la poix, la résine de cèdre, l'asphalte, les punaises écrasées (toutes matières puantes), le nard et le styrax (odeurs jugées agréables). Soranus soutint que, contrairement à l'opinion de ces anciens, «l'utérus ne jaillit pas comme une bête sauvage hors de son antre, bête qui prend plaisir aux odeurs agréables et fuit les odeurs fétides»⁷.

Helen King a montré que ce concept ancien de la matrice-animal, bien qu'il soit présent dans le Timée de Platon, ne l'est pas dans les traités gynécologiques du corpus hippocratique⁸. En effet, les auteurs hippocratiques ne disent nulle part que la matrice est un animal, qu'elle se comporte comme un animal, ou qu'elle a un nez. L'usage du traitement par l'odeur dans le corpus hippocratique ne présuppose pas l'existence d'une matrice animée qui se dirige vers les odeurs.

Il faut remarquer que le traitement par l'odeur survécut tout au long de l'antiquité et bien au-delà et qu'il fut employé par de nombreux docteurs qui ne souscrivaient pas à la conception hippocratique du corps féminin. Soranus et Galien le recommandaient même s'ils rejetaient la notion de la matrice mobile. Soranus justifiait cette utilisation des substances odorantes en maintenant que les parfums 'relâchaient' les ligaments utérins⁹. On trouvera des exemples de thérapies odorantes de l'utérus dans les traités médicaux byzantins, latins du Moyen-âge, et de la renaissance.

Les docteurs hippocratiques et Aristote utilisaient aussi les substances odorantes pour déterminer si une femme pouvait concevoir ou pas. Observons l'exemple suivant :

⁷ Soranus, *Gynaecia* 3.29 (Burguière, Gourevitch et Malinas, p. 30 = CMG 4.112-113 Ilberg): οἱ πλεῖστοι δὲ τῶν ἀρχαίων καὶ οἱ μικροῦ δεῖν πάντες ἑτερόδοξοι δυσώδεσιν ὄσφραντοῖς ἐχρῶντο - οἷον θριξὶ κεκαυμέναις καὶ ἔλληγχιόις ἀπεσβεσμένοις, ἐλαφείῳ τε κέρατι τεθυμιαμένῳ, ἐρίου [κεκαυμένῳ] <κνα>φάλλοις κεκαυμένοις, πίσση ὕγρῳ, κεδρία, σφονδύλιῳ, πευκεδά νῳ, δέρματι τε καὶ ράκεσι, καστορίῳ διαχρίοντες τὰς ῥίνας καὶ τὰ ὄτα, ἀσφάλτῳ, κόρεσι τεθλασμέναις καὶ πᾶσιν ἤδη τοῖς βαρυόσμοις εἶναι νομιζομένοις - ὡς τῆς ὑστέρας ἀπὸ τῶν δυσωδῶν φευγούσης· ἔνθεν καὶ κάτωθεν ἐπεθυμίασαν τὰ εὐώδη, καὶ πεσσοῦς παρέλαβον διὰ νάρδου στάχους <ῆ> στύρακος, πρὸς τὸ τὴν μήτραν, ἃ μὲν φεύγουσαν, ἃ δὲ διώκουσαν, ἐκ τῶν ὑπερκειμένων τόπων εἰς τοὺς ὑποκειμένους μεταστῆναι... μεμφόμεθα δὲ πάντας εὐθέως πλήσοντας τὰ φλεγμαίνοντα, καὶ κάρους κατασκευάζοντας διὰ τῆς ἐκ τῶν δυσωδῶν ἀποφορᾶς. οὐ γὰρ ὡς θηρίον ἐκ φωλεῶν ἢ μήτρα προέρπει, τερπομένη μὲν τοῖς εὐώδεσι, φεύγουσα δὲ <τὰ> δυσώδη. La plupart des anciens et presque tous les adhérents des autres sectes utilisent les substances qui sentent mauvais, telles que cheveux brûlés, mèches de lampes éteintes, corne de cerf réduite en cendres, bourre de laine calcinée, poix crue, résine de cèdre, berce, peucedan, peaux et les chiffons brûlés, castoréum (ils enduisent le nez et les oreilles de toutes ces substances), asphalte, punaises écrasées, et en bref toutes les substances qui sont considérées d'odeur forte, comme si la matrice fuyait les odeurs désagréables. C'est pourquoi ils faisaient des fumigations avec les substances aux odeurs agréables par le bas et recommandaient l'application des pessaires au nard et au styrax, de sorte que la matrice, fuyant les unes [les odeurs désagréables], mais recherchant les autres [les odeurs agréables], se déplace de l'endroit élevé vers l'endroit bas du corps... Mais nous condamnons tous ceux qui blessent la matrice enflammée et causent la torpeur avec les effluves désagréables. Car l'utérus ne jaillit pas comme une bête sauvage hors de son antre, bête qui prend plaisir aux odeurs agréables et fuit les odeurs fétides.

⁸ Platon, *Timée* 91c-d. Cf. King, *op. cit.* (n. 2), 222-225.

⁹ Voir par exemple Galen, *Ad Glauconem de medendi methodo* 1.15 (11.47 Kühn) ; *De compositione medicamentorum secundum locos* 10.10 (13.320 Kühn) ; Soranus, *Gynaecia* 4.38 (CMG 4.151 Ilberg). Sur la survivance de la thérapie par l'odeur, voir M.H. Green, *The Transmission of Ancient Theories of Female Physiology and Disease through the Early Middle Ages*, University of Princeton, PhD thesis, 1985, p. 50-52 ; King, *op. cit.* (n. 2), p. 223.

Autre: laver une tête d'ail, la peler, l'appliquer en pessaire à l'utérus, et voir le lendemain si elle sent [l'ail] par la bouche. Si elle sent, elle sera enceinte ; sinon non¹⁰.

Comme nous l'avons dit, les hippocratiques imaginaient qu'une sorte de tube parcourait le corps de la femme et qu'il avait deux ouvertures : la bouche du haut (la bouche du visage) et la bouche du bas (le vagin). Une obstruction dans ce tube pouvait causer la stérilité, d'où l'utilisation de ce genre de tests. Si la femme était en bonne santé, l'odeur (ici de l'ail, dans d'autres tests l'odeur est plus agréable) pouvait se déplacer du vagin à la bouche sans problème¹¹. Les anciens savaient que l'ail parfumait tout particulièrement l'urine de ceux qui le mangeaient¹². Ceci peut expliquer en partie le choix de cet ingrédient, mais nous verrons plus tard qu'il y avait probablement d'autres raisons.

Finalement les médecins hippocratiques employaient les parfums et autres substances odorantes dans beaucoup de leurs recettes gynécologiques. Par exemple, comme dans le passage que j'ai présenté au début de ce chapitre, ils spécifiaient souvent qu'un médicament doit être pris dans du vin à l'odeur agréable. On trouvera une liste complète des produits parfumés utilisés en gynécologie hippocratique dans l'article de Simon Byl, «L'odeur végétale dans la thérapeutique gynécologique du Corpus hippocratique» (note 2). Les ingrédients odorants apparaissaient aussi dans le traitement des patients mâles, mais beaucoup moins systématiquement que dans les soins gynécologiques¹³.

Ajouter l'odeur à l'odeur

Inévitablement toutes ces fumigations, fomentations, boissons, onctions et pessaires odorants laissaient leur marque sur le corps et/ou l'haleine de la femme. La femme soignée de cette manière devenait odorante ou puante. Or il y a ici de nombreux parallèles avec la pratique rituelle. Du point de vue du vocabulaire, on remarquera avec Danielle Gourevitch, que le vocabulaire relatif à la fumigation dans le corpus hippocratique (τὸ θυμῖμα, ἢ θυμῖσις, θυμιάω, ἀποθυμιάω) est apparenté au verbe θύω, «faire à un dieu une offrande odorante par combustion»¹⁴. Du point de vue de la matière, Heinrich von Staden a étudié plusieurs exemples de substances malodorantes, telles que l'asphalte et le soufre, qui étaient employées à la fois en gynécologie hippocratique et dans les rituels de purification des femmes. Il suggéra que ces substances puantes et impures avaient le pouvoir de purifier les femmes, qui avaient une propension forte à l'impureté¹⁵. Mais les parallèles entre la pratique hippocratique et religieuse dans l'usage de l'odeur ne se limitent pas aux matières dégoûtantes – étudions quelques exemples.

¹⁰ *De sterilibus* 214 (8.416 Littré) : Πειρητήρια δι' ὧν δηλοῦται ἡ γυνὴ εἰ κησει... Ἄλλο· μάλυζαν σκορόδου περικαθήραντα τὴν κεφαλὴν, ἀποκνίσαντα, προσθεῖναι πρὸς τὴν ὑστέριον, καὶ ὀρῆν τῇ ὑστεραίῃ, ἣν ὄζει διὰ στόματος· καὶ ἣν ὄζει, κησει· ἣν δὲ μὴ, οὐ.

¹¹ Sur ce test, voir L.M.V. Totelin, *Hippocratic Recipes: Oral and Written Transmission of Pharmacological Knowledge in Fifth- and Fourth-Century Greece*, Leiden, Brill, 2009, p. 181. Pour de possibles parallèles égyptiens, voir E. Iversen, *Papyrus Carlsberg No. VIII with some Remarks on the Egyptian Origin of some Popular Birth Prognoses*, Copenhagen, Munksgaard, 1939.

¹² Cf. *De morbis* 4.56 (7.608 Littré = Joly p. 121) ; Pseudo-Aristote, *Problemata* 13.6. Sur l'ail en médecine ancienne, voir L.M.V. Totelin, «When Foods become Remedies in Ancient Greece: The Curious Case of Garlic and other Substances», *Journal of Ethnopharmacology*, sous presse (DOI: 10.1016/j.jep.2014.08.018).

¹³ Voir par exemple *De Morbis* 3.4 (7.122 Littré = CMG 1.2.3, p. 72 Potter).

¹⁴ Gourevitch, *art. cit.* (n. 2) XXX.

¹⁵ Von Staden, *art. cit.* (n. 2), XXX.

Les parfums, qui étaient associés principalement à Aphrodite et Adonis, jouaient un rôle important dans les cérémonies de mariages et les rapports sexuels¹⁶. Donc, dans les *Nuées* d'Aristophane, Strepsiade se rappelle la douce odeur de sa femme le jour de leurs épousailles, qu'il contraste à son odeur pour le peu rustique¹⁷. Un autre personnage d'Aristophane, Blépyrus, dans l'*Assemblée des femmes*, demande à son épouse, qui refuse de remplir son devoir conjugal, οὐχὶ βινεῖται γυνὴ κἄνευ μύρου «est-il impossible pour une femme de baiser sans parfum ?»¹⁸ Dans ces deux contextes, les parfums ajoutaient au «sex appeal» de la femme. C'est peut-être ce résultat que les médecins hippocratiques recherchaient aussi ? En effet, une femme attirante aura peut-être plus de rapports sexuels avec son mari et aura donc plus de chance de concevoir un enfant – l'objectif de nombreux soins hippocratiques. Mais il y a peut-être plus. De nombreuses cultures, dont les cultures grecques et romaines, ont utilisé – ou utilisent encore – les parfums et l'encens pour marquer l'espace sacré¹⁹. Le jour de son mariage et chaque fois qu'elle a des rapports sexuels, le corps de la femme devient espace sacré ; et dans le second cas, cet espace aura besoin d'être purifié après l'acte. On se souviendra en effet que les femmes grecques devaient observer des périodes d'exclusions des sanctuaires après les relations sexuelles et l'accouchement²⁰. Les médecins hippocratiques ont probablement ici encore perpétué des traditions ancestrales ancrées dans la pratique rituelle.

Si l'asphalte et le soufre étaient franchement puants et dégoûtants, et si les parfums avaient l'odeur douce et étaient connotés positivement, l'ail avait une position plus ambivalente dans l'imaginaire grec. Son odeur était certes forte mais pas nécessairement fétide, plutôt gênante, d'où de nombreuses blagues dans les comédies anciennes. Par exemple, dans les *Thesmophories* d'Aristophane, l'ail masque l'haleine des femmes qui ont passé la nuit à boire et avoir des rapports sexuels²¹. Contrairement à nous, les Grecs n'attribuaient pas de propriétés aphrodisiaques à l'ail – au contraire. Selon l'historien Philochore (troisième siècle av. notre ère), les femmes consommaient de l'ail au Skirophories, un festival athénien en l'honneur d'Athéna Skiras et des déesses d'Eleusis auquel participaient principalement les femmes et ceux qui cherchaient à se purifier. L'historien explique que «les femmes mangeaient de l'ail pour s'abstenir de relations sexuelles, de façon à ne pas sentir le parfum.»²² L'ail est donc ici un anaphrodisiaque, très clairement l'opposé des parfums des mariés et des amants. Une inscription du dème de Cholargos (en Attique) datant de 334/3 avant J.-C mentionne des quantités non négligeables d'ail que les femmes devaient apporter aux Thesmophories, un autre festival en l'honneur de Déméter et Perséphone²³. Est-ce que l'ail servait là seulement de nourriture, ou

¹⁶ M. Detienne, *Les jardins d'Adonis*, Paris, Gallimard, 1972, en particulier p. 210-222. S. Butler, « Making Scents of Poetry » in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 79-85.

¹⁷ Aristophane, *Nubes* 52.

¹⁸ Aristophane, *Ecclesiazusae* 525.

¹⁹ Cf. Ph. Borgeaud, «Fumigations antiques. L'odeur suave des dieux et des élus», *Rivista di Storia e di Letteratura Religiosa*, 2005, p. 595-600 ; A. Clements, «Divine Scents and Presence» in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 46-59.

²⁰ Cf. S.G. Cole, «Gunaiki ou themis: Gender Difference in the Greek *Leges sacrae*», *Helios* 19, 1992, p. 104-122. Voir aussi, plus généralement, M. Douglas, *Purity and Danger: An Analysis of the Concepts of Pollution and Taboo*, Londres, 1966.

²¹ Aristophane, *Thesmophoria* 493-494.

²² Philochore, fr. 328F89 Jacoby = Photius s.v. *tropelis*.

²³ *IG II²* 1184 : décret du dème de Cholargos (Attique) (334/3 av. n. è), lignes 3-17

τὰς δὲ ἀρχούσας κοινεῖ ἀμφοτέρως διδόναι τῆς ἱερείας εἰς τὴν ἑορτὴν καὶ τὴν ἐπιμέλεια-

avait-il un rôle plus important – un rôle anaphrodisiaque dans un festival où les femmes devaient s’abstenir de relations sexuelles et s’asseyaient sur des branches d’agnus castus (aussi appelé l’arbre chaste) ? Une autre inscription attique, plus tardive cette fois (deuxième siècle ap. notre ère) qui a trait au culte du dieu guérisseur Mên recommande des périodes d’exclusion pour les hommes qui ont été en contact avec l’ail, le porc, les femmes, et les morts²⁴. Cette liste est très intéressante parce qu’une des désignations les plus courantes en grec pour la vulve était le mot χοῖρος, le cochon²⁵. Ces quelques exemples d’utilisation de l’ail dans les rituels montrent qu’il y avait un lien entre l’ail et les femmes, bien que ce lien ne soit pas particulièrement clair. Au vu de ce que nous venons de dire, il est possible que le choix de l’ail dans le test de fertilité que nous venons de lire ne soit pas fortuit.

On pourrait multiplier les exemples d’intersections entre la pratique hippocratique et rituelle dans l’emploi des matières odorantes. Ces pratiques religieuses et médicales avaient pour effet de parfumer les femmes – bon ou mauvais selon le cas. Or, ces traitements olfactifs, en accentuant l’arôme de la femme, renforçaient l’état naturel des choses. En effet les grecs et les romains considéraient la femme plus odorante que l’homme : les jeunes femmes avaient l’odeur agréable des fleurs ; les femmes mûres avaient une odeur plus prononcée – une odeur qui ressemblait à celle des fruits pourris ; et les prostituées puaien carrément. S. Lilja dans son livre *The Treatment of Odour in the Poetry of Antiquity* a collecté de nombreux exemples de ces stéréotypes olfactifs²⁶. Je me contenterai dans d’en donner quelques-uns. Le poète archaïque Sémonide dans son fameux poème sur les «races des femmes» liste la truie qui vit dans la saleté ;

ν τῶν Θεσμοφορίων ἡμικτεῖον
 κριθῶν, ἡμικτεῖον πυρῶν, ἡμι-
 εκτέον ἀλφίτων, ἡμικτέον ἀλ-
 [ε]ύρων, ἰσχάδων ἡμικτέον, χοῖ-
 οῖνου, ἡμίχουν ἐλαίου, δύο κοτ-
 ύλας μέλιτος, σισάμων λευκῶν χοί-
 νικα, μελάνων χοίνικα, [μ]ήκωνος
 χοίνικα, τυροῦ δύο τροφαλίδας μὴ
 ἔλαπτον ἢ στατηρια[ί]αν ἑκατέραν
 καὶ σκόρδων δύο στατήρας καὶ δᾶιδ-
 [α] μὴ ἐλάττονος ἢ δυεῖν ὀβολοῖν καὶ
 ἀργυρίου δραχμάς·

Chacune des deux femmes en charge doit donner à la prêtresse pour le festival et le déroulement des Thesmophories un demi-hekteus d’orge ; un demi-hekteus de blé ; un demi-hekteus de gruaux d’orge ; un demi-hekteus de farine de blé ; un demi-hekteus de figues ; un chous de vin ; un demi-chous d’olive, deux cotyles de miel ; une choenix de sésame blanc ; une choenix de [sésame blanc] ; une choenix de graines de pavot ; deux fromages frais, chacun d’au moins un stater ; deux staters d’ail ; une torche d’au moins deux oboles et 4 drachmes d’argent.

²⁴ *IG II² 1366*, loi sacrée du sanctuaire de Mên au Cap Sounion (second siècle a. n. è), lignes 1-4. Voir aussi *IG II² 1365 = LSCG 55 = SEG 39.153*

Ξάνθος Λύκιος Γαίου Ὀρβίου καθειδρύσατο ἱερ[ὸν τοῦ Μηνός]
 Τυράννου, αἰρετίσαντος τοῦ θεοῦ, ἐπ’ ἀγαθῆ τύχη· καὶ [μηθένα]
 ἀκάθαρτον προσάγειν· καθαρίζεστω δὲ ἀπὸ σκόρδων κα[ὶ] χοιρέων]
 κα[ὶ] γ]υναικός·

Xanthos le Lycien, esclave de Gaius Orbius consacra un temple à Mên Tyrannos, ayant été choisi par le dieu. Bonne fortune. Que personne n’approche impur. Qu’il se purifie après [avoir mangé] de l’ail et du porc, et après les relations sexuelles avec les femmes.

²⁵ Cf. J. Henderson, *The Maculate Muse: Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven, Yale University Press, 1991, second edition, p. 131-132.

²⁶ S. Lilja, *The Treatment of Odours in the Poetry of Antiquity*, Helsinki: Societas Scientiarum Fennica, 1972.

la mouffette qui donne la nausée à son mari ; et la jument qui s'arrose sans cesse de parfum pour déguiser sa saleté²⁷. Socrate dans le banquet de Xénophon suggère que les jeunes femmes n'ont pas besoin de parfum – elles sentent bon par nature²⁸. Et Martial a des descriptions très imagées et brutales de l'odeur de Thaïs et Bassa (cette dernière sent comme la mèche d'une lampe éteinte)²⁹.

²⁷ Sémonide, fragment 7, lignes 1-6, 50-54 et 56-66.

χωρίς γυναικὸς θεὸς ἐποίησεν νόον
τὰ πρῶτα. τὴν μὲν ἐξ ὑὸς τανύτριχος,
τῆι πάντ' ἄν' οἶκον βορβόροι πεφυρμένα
ἄκοσμα κεῖται καὶ κυλίνδεται χαμαί·
αὐτὴ δ' ἄλουτος ἀπλύτοις ἐν εἵμασιν
ἐν κοπρίησιν ἡμένῃ πιαίνεται. (...)
τὴν δ' ἐκ γαλῆς, δύστηνον οἰζυρὸν γένος·
κείνη γὰρ οὐ τι καλὸν οὐδ' ἐπίμερον
πρόσεστιν οὐδὲ τερπνὸν οὐδ' ἐράσιμον.
εὐνής δ' ἀδηνῆς ἐστὶν ἀφροδισίης,
τὸν δ' ἄνδρα τὸν περῶντα ναυσίη διδοῖ (...)
τὴν δ' ἵππος ἀβρῆ χαιτέεσσ' ἐγεινατο,
ἦ δούλι' ἔργα καὶ δύνῃ περιτρέπει,
κοῦτ' ἄν μύλης ψαύσειεν, οὔτε κόσκιον
ἄρειεν, οὔτε κόπρον ἐξ οἴκου βάλοι,
οὔτε πρὸς ἵπνον ἀσβόλην ἀλ<εο>μένη
ἵζοιτ'. ἀνάγκη δ' ἄνδρα ποιεῖται φίλον·
λοῦται δὲ πάσης ἡμέρης ἄπο ῥύπον
δίς, ἄλλοτε τρίς, καὶ μύροις ἀλείφεται,
αἰεὶ δὲ χαίτην ἐκτενισμένην φορεῖ
βαθεῖαν, ἀνθέμοισιν ἐσκιασμένην.

C'est à part que le dieu fit l'esprit de la femme en premier lieu. L'une à partir d'une truie au long poil ; dans sa maison tout est sali par la boue, gît en désordre et roule sur le sol. Et elle, pas lavée, dans ses habits sales, assise dans la fange, s'engraisse (...)

Une autre à partir de la mouffette, race misérable et lamentable. Car d'elle ne vient rien de beau, ni d'agréable, ni d'aimable. Elle est insatiable quand il s'agit de la couche d'Aphrodite, mais elle donne la nausée à tout homme qui l'embarque (...)

Une autre, une cavale délicate à la crinière longue l'engendra. Elle rejette les travaux serviles et les peines, et ne pourrait toucher à la meule, ni soulever le crible, ni jeter les ordures hors de la maison, ni se tenir près du fourneau, car elle évite la suie. Et elle force son mari à faire l'amour. Elle se lave tous les jours, pour enlever la saleté, deux fois, parfois trois. Et elle s'oingt de parfums. Toujours elle porte sa crinière coiffée, lourde, couverte de fleurs.

Sur ce poème et ses images, voir N. Loraux, «Sur la race des femmes et quelques-unes de ses tribus», *Arethusa* 11, 1978, p. 43-87. B. Michel, «Chienne, truie, renarde, belette... À propos de la parole des animaux femelles dans le corpus ésoérique, et ailleurs», *Cahiers «Mondes anciens»*. *Histoire et anthropologie des mondes anciens* 3, 2012.

²⁸ Xénophon, *Symposium* 2.3-4 : αἱ μέντοι γυναῖκες ἄλλως τε καὶ ἄν νόμφαι τύχῳσιν οὔσαι, ὥσπερ ἡ Νικηράτου τοῦδε καὶ ἡ Κριτοβούλου, μύρου μὲν τί καὶ προσδέονται, αὐταὶ γὰρ τούτου ὄζουσιν· ποθεινότερα. Et quant aux femmes, en particulier celles qui se trouvent être jeunes mariées, comme la femme de Nicèratus ou celle de Critobulus, comment peuvent-elles avoir besoin de parfum ? Car c'est ce dont elles sentent d'elles-mêmes.

²⁹

Les textes hippocratiques eux aussi font souvent référence à l'odeur de la femme : quand elle est malade, son corps sécrète de nombreux fluides puants : règles, pertes blanches, flux lochial, urine. L'auteur de *Maladies des femmes* II compare même l'odeur des pertes d'une femme souffrante à celle d'un œuf pourri³⁰. Bien sûr, les odeurs désagréables affligent aussi les hommes malades, et l'on trouve de nombreuses références aux odeurs corporelles dans les traités nosologiques du corpus hippocratique. Ces odeurs jouent un rôle important dans le diagnostic et le pronostic des maladies³¹. Cependant, en dehors des traités gynécologiques, ces descriptions

Martial, *Epigrammata* 4.4

*Quod siccae redolet palus lacunae,
crudarum nebulae quod Albularum,
piscinae uetus aura quod marinae,
quod pressa piger hircus in capella,
lassi uardaicus quod euocati,
quod bis murice uellus inquinatum,
quod ieunia sabbatariarum,
maestorum quod anhelitus reorum,
quod spurcae moriens lucerna Ledaie,
quod ceromata faece de Sabina,
quod uolpis fuga, uipera cubile,
mallet quam quod oles olere, Bassa.*

Traduction: H.J. Izaak

L'odeur que répandent les joncs d'un marécage desséché ; celle des âcres vapeurs que dégagent les sources sulfureuses, ou des exhalaisons d'un vivier d'eau de mer corrompue ; l'odeur d'un vieux bouc qui couvre une chèvre ou du brodequin d'un vétérinaire recru de fatigue ou encore d'une toison deux fois plongée dans un bain de murex ; celle de l'haleine des femmes qui fêtent le sabbat par le jeûne ou de la respiration coupée de sanglots des accusés en larmes ; le relent de la lampe expirante de l'ignoble Léda ou des pommades faites avec la lie du vin de Sabine ; la puanteur du renard en fuite ou du repaire de la vipère ; j'aimerais mieux sentir tout cela, Bassa, que ce que tu sens.

Martial, *Epigrammata* 6.96

*Tam male Thais olet quam non fullonis
auari
testa uetus media, sed modo fracta uia,
non ab amore recens hircus, non ora leonis,
non detracta cani transtiberina cutis,
pullus abortiuo nec cum putrescit in
ouo,
amphora corrupto nec uitiat gario.
Virus ut hoc alio fallax permutet odore,
deposita quotiens balnea ueste petit,
psilothro uiret aut acida latet oblita creta
aut tegitur pingui terque quaterque
faba.
Cum bene se tutam per fraudes mille putauit,
omnia cum fecit, Thaida Thais olet.*

Traduction: H.J. Izaak

Thaïs sent plus mauvais qu'une vieille jarre de foulon avare qui vient de se briser au milieu de la rue ; plus mauvais qu'un bouc qui vient de faire l'amour ; que la gueule d'un lion ; qu'une peau arrachée à la voracité d'un chien dans le quartier d'au-delà du Tibre ; qu'un poulet décomposé dans un œuf qui n'a pu éclore ; qu'une amphore gâtée par de la saumure pourrie. Afin de substituer fallacieusement une autre odeur à ce relent pestilentiel, toutes les fois qu'elle a ôté ses vêtements pour prendre un bain, elle se verdit de pommade épilatoire ou bien elle disparaît sous un enduit de craie délayée dans du vinaigre, ou bien encore elle se couvre d'une triple ou quadruple couche d'onctueuse farine de fèves. Mais lorsqu'elle s' imagine pouvoir être bien tranquille, grâce à ses mille artifices, quand elle a tout essayé, - Thaïs sent encore Thaïs.

³⁰ *De mulierum affectibus* 2.115 (8.248 Littré). Cf. H. King, «Food and Blood in Hippocratic Gynaecology», in *Food in Antiquity*, J. Wilkins, D. Harvery et M. Dobson éd., Exeter, University of Exeter Press, p. 351-358.

³¹ Voir par exemple *De affectionibus interioribus* 49 (7.288-290 Littré = Loeb 6.236-238 Potter).

Sur le sens de l'odeur en médecine ancienne voir J. Jouanna, «Sur la dénomination et le nombre des sens d'Hippocrate à la médecine impériale», in *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : Sources et développements : Actes de la table ronde organisée au Centre d'études et de recherches sur l'occident Romain de*

d'odeurs sont toujours neutres d'un point de vue grammatical : le masculin réfère à la fois aux hommes et aux femmes. Les fluides puants qui sortent du nez, de la bouche, et des oreilles, les urines et excréments malodorants affectent tout aussi bien les hommes que les femmes. Le corpus hippocratique ne décrit, à ma connaissance, aucun symptôme puant qui afflige seulement les hommes.

On remarquera aussi que les seules recettes contre la mauvaise haleine préservées dans le corpus hippocratiques se trouvent dans les traités gynécologiques. Ces recettes précisent bien qu'elles sont destinées aux femmes :

Quand une femme sent mauvais de la bouche, que les gencives sont noires et malades... cette préparation nettoie les dents et leur communique une bonne odeur ; on la nomme la préparation indienne³².

Cette association entre les femmes et les pâtes dentifrices se remarque aussi dans les *Compositiones* de Scribonius Largus (premier siècle ap. notre ère), qui contient trois recettes de dentifrices tous «recommandés» par des femmes célèbres : «Augusta» (soit Livie ou Julie, fille d'Auguste), Octavie (sœur d'Auguste) et Messaline (femme de Claude)³³. Lesley Dean-Jones a suggéré que le modèle hippocratique du corps féminin (le tube qui connecte la tête et le vagin) explique cette association entre femmes et dentifrices dans les traités pharmacologiques

l'université Jean Moulin-Lyon 3 (14 Juin 2001), I. Boehm et P. Luccioni éd., Paris, Diffusion de Bocard, 2003 ; V. Nutton, «Galen at the Bedside: The Methods of a Medical detective», in *Medicine and the Five Senses*, W.F. Bynum et R. Porter éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 7-16 ; R. Palmer, « In Bad Odour: Smell and its Significance in Medicine from Antiquity to the Seventeenth Century », in *Medicine and the Five Senses*, W.F. Bynum et R. Porter éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 61-68; F. Redondo Pizarro, «Audición, olfacción y voz en el tratado *Sobre las carnes* del *Corpus Hippocraticum*, en relación con los conocimientos actuales» in *Tratados Hipocráticos (estudios acerca de su contenido, forma e influencia)*. *Actas del VIII colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 de Septiembre de 1990)*, J.A López Férez éd., Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, 1992, p. 499-504 ; L.M.V. Totelin, « Smell and Epistemology in Ancient Medicine », in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 17-29.

³² *De mulierum affectibus* 2.185 (8.366 Littre) : Ὅταν γυναῖκι ὄζει κακὸν ἐκ τοῦ στόματος, καὶ τὰ οὖλα μέλανα ἢ καὶ πονηρὰ, κεφαλὴν λαγωῦ καὶ μύας τρεῖς κατακαῦσαι χωρὶς, καὶ τῶν δύο μυῶν ἐξελεῖν κοιλίην, ἧπαρ δὲ καὶ νεφροὺς μή· καὶ ἐν θυίῃ λιθίνῃ τρίβειν μάρμαρον ἢ λίθον λευκὴν, καὶ διασηῆσαι· εἶτα μίσειν ἴσον ἐκάστου, καὶ τοὺς ὀδόντας τρίβειν· χρῆ δὲ καὶ τὰ ἐν τῷ στόματι χωρὶα τρίβειν· κάπειτα εἰρίῳ πινωδεστάτῳ τρίβειν, καὶ διακλύζεσθαι ὕδατι· βάπτουσα δὲ τὸ πινώδες εἶριον ἐν μέλιτι, ἀνατριβέτω τοὺς ὀδόντας καὶ τὰ οὖλα καὶ τὰ ἔνδον καὶ τὰ ἔξω. Τρίβειν τε ἄνησον, καὶ ἀνήθου καρπὸν, καὶ σμύρνης ὀλκὴν δύο, διένειν οἶνον λευκῷ ἀκρήτῳ ἡμικοτυλίῳ, ἐν τουτέῳ διακλύζεσθαι, καὶ ἐν τῷ στόματι πουλὸν κατεχέτω χρόνον, θαμινὰ δὲ τοῦτο δρᾶν, καὶ ἀναγαργαρίζεσθαι νῆστιν καὶ μετὰ τὴν τροφήν· ἄριστον δὲ ὀλιγοσιτίη, κράτιστα δὲ χρῆ προσφέρεσθαι. Τοῦτο τὸ φάρμακον ὀδόντας καθαίρει καὶ εὐώδεις ποιεῖ· καλέεται δὲ ἰνδικὸν φάρμακον. Quand une femme sent mauvais de la bouche, que les gencives sont noires et malades : brûler séparément la tête d'un lièvre et trois souris (enlever les intestins de deux souris, mais pas le foie et les reins). Piler dans un mortier de pierre du marbre ou de la pierre blanche, et passer au tamis. Ensuite, mélanger quantité égale de chaque ingrédient et frotter les dents. Il faut aussi frotter l'intérieur de la bouche. Ensuite il faut frotter avec une laine pleine d'huile, et laver la bouche avec de l'eau. Tremper de la laine huileuse dans du miel ; elle s'en frotera les dents, les gencives, à l'intérieur et à l'extérieur. Piler de l'anis, de la graine d'aneth, et deux oboles de myrrhe ; tremper avec une demi-cotyle de vin blanc pur ; se laver les dents avec cette préparation et la garder dans la bouche pendant longtemps. Faire cela souvent et se gargariser à jeun et après avoir mangé. Ce qu'il y a de préférable c'est de manger peu, mais de prendre les choses les meilleures. Cette préparation nettoie les dents et leur communique une bonne odeur ; on la nomme la préparation indienne.

³³ Scribonius Largus, *Compositiones* 59 (Messaline) and 60 ("Augusta" et Messaline). Voir. R. Flemming, *Medicine and the Making of Roman Women. Gender, Nature, and Authority from Celsus to Galen*. Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 143. Sur ces dentifrices, voir aussi A.E. Singer et M. Singer, «An Ancient Dentifrice», *Classical Weekly* 43, 1950, p. 217-218; J.S. Hamilton, «A further Note on the Dental Aspects of the *Compositiones* of Scribonius Largus», *Bulletin of the History of Dentistry* 35, 1987, p. 62-63.

anciens³⁴. Peut-être craignait-on que l'odeur du vagin ne remonte dans la bouche de la femme – un effet recherché dans les tests de fertilité, mais pas en temps normal.

L'odeur des autres

Nous avons vu que les Grecs et les Romains considéraient la femme comme plus odorante ou plus puante que l'homme et renforçaient cette odeur dans les pratiques religieuses et médicales. Cependant on cherchera en vain une explication de cette différence olfactive entre les hommes et les femmes dans les textes classiques. Nous devons approcher le problème de manière détournée et étudier les caractéristiques des objets et gens qui sentaient bon. Plutarque nous informe qu'Alexandre le Grand fleurait très bon à cause de sa constitution chaude et ignée, et ajoutait que «la bonne odeur résulte de la coction (*pepsis*) des humeurs produites par la chaleur, comme le croit Théophraste. C'est pourquoi les endroits secs et brûlants de la terre habitée produisent les parfums les plus abondants et les plus précieux.»³⁵ Plutarque fait ici allusion au principe théophrastéen et aristotélicien selon lequel une bonne odeur est associée au chaud et au sec: elle est le produit de la coction des humeurs³⁶. Un homme à la constitution chaude et sèche sentira meilleur que celui qui est affligé d'une constitution froide et humide. Platon, avant Aristote et Théophraste, dans le *Timée*, avait lui aussi associé la mauvaise odeur à l'humide³⁷. On n'oubliera pas non plus qu'Alexandre prit très vite après sa mort le statut de dieu, et les dieux sentent bon!³⁸

Dans la philosophie aristotélicienne, la femme est plus froide et plus humide que l'homme³⁹. Aristote ne donne pas explicitement la conclusion du syllogisme, mais elle est évidente: le corps féminin, qui n'est que peu capable de concocter les humeurs, sent naturellement moins bon que le corps masculin. Les auteurs hippocratiques, quant à eux, pensent que la femme est plus chaude que l'homme mais l'associent fortement à l'humide. L'auteur des *Maladies des femmes* compare le corps féminin à une laine pleine d'eau qui doit se vider régulièrement de ses fluides superflus⁴⁰. On est en droit de se demander si les auteurs hippocratiques associaient cette humidité à l'odeur féminine naturelle qui est décrite si souvent dans la littérature ancienne.

³⁴ Dean-Jones, *op. cit.* (n. 3), p. 73, note 105.

³⁵ Plutarque, *Vita Alexandri* 4 ὅτι δὲ τοῦ χρωτὸς ἥδιστον ἀπέπνει καὶ τὸ στόμα κατεῖχεν εὐωδία καὶ τὴν σάρκα πᾶσαν, ὥστε πληροῦσθαι τοὺς χιτωνίσκους, ἀνέγνωμεν ἐν ὑπομνήμασιν Ἀριστοξενεῖοις (fg. 132 W.)· αἰτία δ' ἴσως ἢ τοῦ σώματος κρᾶσις, πολυθερμὸς οὖσα καὶ πυρώδης· ἢ γὰρ εὐωδία γίνεται πέμει τῶν ὑγρῶν ὑπὸ θερμότητος, ὡς οἶται Θεόφραστος (fg. 4, 6 W.). ὅθεν οἱ ξηροὶ καὶ διάπυροι τόποι τῆς οἰκουμένης τὰ πλεῖστα καὶ κάλλιστα τῶν ἀρωμάτων φέρουσιν· J'ai lu dans les mémoires d'Aristoxène qu'Alexandre exhalait une odeur très agréable de sa peau, et que sa bouche et toute sa chair dégageaient une odeur si douce qu'elle imprégnait ses tuniques. La cause de ceci est peut-être la constitution de son corps, qui était très chaude et de nature ignée. En effet la bonne odeur est le résultat de la coction des humeurs sous l'effet de la chaleur, comme le pense Théophraste. C'est pourquoi les endroits secs et brûlants du monde habité produisent les aromates les plus nombreux et les meilleurs.

³⁶ H. Baltussen, «Ancient Philosophers on the Sense of Smell», in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, 30-45.

³⁷ Platon, *Timée* 66e.

³⁸ A. Clements, «Divine Scents and Presence» in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, 46-59.

³⁹ Cf. R. Mayhew, *The Female in Aristotle's Biology*, Chicago, Chicago University Press.

⁴⁰ *De mulierum affectibus* 1.1 (8.12 Littré). Cf. A. Carson, «Putting her in her Place: Woman, Dirt and Desire», in D.M. Halperin, J.J. Winkler et F.I. Zeitlin éd., *Before Sexuality: the Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1990, p. 137-143 ; Dean-Jones, *op. cit.* (n. 3), p. 55-60 ; King, *op. cit.* (n. 2), p. 28-29.

Les théories humorales peuvent donc nous mettre sur la voie d'une explication de la différence présumée entre l'odeur des femmes et des hommes dans les cultures grecque et romaine. Mais il me semble que pour une explication plus complète il faut aller au-delà de ces théories et nous tourner vers l'anthropologie des odeurs, un champ d'étude en pleine expansion. L'anthropologue Constance Classen a remarqué que la plupart des sociétés associent la femme à l'odeur. Elle retrouve les mêmes «catégories olfactives féminines stéréotypes, stereotypical olfactory feminine categories» dans de nombreuses cultures : les jeunes filles sentent bon comme les fleurs ; les femmes mariées ont une odeur respectable – elles sentent la cuisine ou le parfum discret ; les prostituées puent ; les séductrices ont un arôme tentant⁴¹. Bien entendu nous sommes ici au niveau des perceptions plutôt que l'appréciation objective de l'odeur. Comme l'écrit Classen :

«[S]mell is not simply a biological and psychological phenomenon, though. Smell is cultural, hence a social and historical phenomenon. Odours are invested with cultural values and employed by societies as a means of and model for defining and interacting with the world.»⁴²

D'un point de vue anthropologique, les différences d'odeurs perçues (et je souligne bien le mot «perçues») entre les races, les classes sociales, et les sexes, aident les sociétés à se définir et à établir leurs limites. Et on se souviendra que pour les Grecs, les femmes n'étaient pas seulement l'autre sexe ; elles constituaient comme on l'a vu dans le poème de Sémonide, une autre race, ou même une série de races différentes. De plus, dans l'imagination de beaucoup de Grecs et Romains, le corps féminin abritait un animal : l'utérus ; et sa vulve elle aussi était un animal, un porc. La femme était l'éternelle étrangère et en tant qu'étrangère elle sentait différemment : des effluves s'échappaient de sa bouche, de ses aisselles, mais surtout de la bouche de son utérus, de son vagin.

Conclusion: renforcer l'altérité

Dans cette communication, j'ai présenté les nombreux usages des odeurs dans la thérapie hippocratique gynécologique. Je les ai ensuite comparés à certaines pratiques rituelles, où les odeurs permettent de démarquer un espace sacré. J'ai observé que ces traitements religieux et médicaux renforçaient l'odeur des femmes, une odeur déjà plus forte que celles des hommes en temps normal. L'anthropologie m'a permis de dire que les Grecs et les Romains n'étaient pas seuls à définir les femmes par leur odeur. En effet, l'odeur perçue sert souvent à définir l'altérité. Cette altérité est essentielle au bon fonctionnement de la société. Certaines circonstances exceptionnelles, telle la maladie, la stérilité, ou une transition de vie, peuvent menacer l'identité de la femme, et donc l'ordre de la société. Les odeurs peuvent aider à rétablir la situation. Donc, un traitement comme celui présenté au début de ce chapitre, tout en attirant la matrice à sa place, renforçait l'odeur naturelle de la femme, son altérité, et sa position normale dans la société. La femme d'âge mûre, dont l'odeur est naturellement plus forte, est bombardée d'odeurs ; tandis que la jeune fille, dont l'odeur est douce et légère, doit les éviter. Il est impossible de savoir ce que les femmes pensaient des traitements puants, mais peut-être que dans l'imaginaire grec et

⁴¹ C. Classen, D. Howes et A. Synott, *Aroma: The Cultural History of Smell*, London, Routledge, 1994, p. 37. Voir aussi C. Classen, *Worlds of Sense: Exploring the Senses in History and across Cultures*, London, Routledge, 1993.

⁴² Classen, *op. cit.* (n. 41), p. 3.

romain, la truie au centre du corps féminin - la vulve - s'en réjouissait. Je vous laisse avec un passage de Lucrèce.

« Enfin, la marjolaine fait fuir la truie qui craint toute espèce de parfum ; car pour les porcs à soie, c'est un poison terrible, tandis que nous le pensons reconstituant. Par contre fange, qui est pour nous une ordure repoussante, apparaît agréable aux porcs, qui s'y roulent insatiablement tout le corps. »⁴³

- Ph. BORGEAUD, «L'odeur suave des dieux et des élus», *Rivista di Storia et di Letteratura Religiosa*, 2005, p. 595-600.
- S. BYL, «L'odeur végétale dans la thérapeutique gynécologique du Corpus hippocratique», *Revue belge de philologie et d'histoire* 67, 1989, p. 53-64.
- S. BUTLER, «The Scent of a Woman», *Arethusa* 43, 2012, p. 87-112.
- S. BUTLER, « Making Scents of Poetry » in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 74-89.
- A. CARSON, «Putting her in her Place: Woman, Dirt and Desire», in D.M. Halperin, J.J. Winkler et F.I. Zeitlin éd., *Before Sexuality: The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1990, p. 135-169.
- C. CLASSEN, *Worlds of Sense: Exploring the Senses in History and across Cultures*, London, Routledge, 1993.
- C. CLASSEN, D. HOWES et A. SYNOTT, *Aroma: The Cultural History of Smell*, London, Routledge, 1994.
- A. CLEMENTS, «Divine Scents and Presence» in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 46-59.
- S.G. COLE, «Gunaiki ou themis: Gender Difference in the Greek *Leges sacrae*», *Helios* 19, 1992, p. 104-122.
- L.A. DEAN-JONES, *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Oxford, Clarendon, 1992.
- M. DETIENNE, *Les jardins d'Adonis*, Paris, Gallimard, 1972.
- M. DOUGLAS, *Purity and Danger: An Analysis of the Concepts of Pollution and Taboo*, Londres, 1966.
- C. FARAONE, «New Light on Ancient Greek Exorcisms of the Wandering Womb», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 144, 2003, p. 189-197.
- D. GOUREVITCH, « Fumigation et fomentation gynécologiques » in *Aspetti della terapia nel corpus Hippocraticum: atti del IXe Colloque International Hippocratique: Pisa, 25-29 settembre 1996*, I. Garofalo et al. éd., Florence, 1999, p. 203-217.
- M.H. GREEN, *The Transmission of Ancient Theories of Female Physiology and Disease through the Early Middle Ages*, University of Princeton, PhD thesis, 1985.

⁴³ Lucrèce, *De rerum natura* 6.973-978
*denique amaracinum fugitat sus et timet omne
unguentum; nam saetigeris subus acre venenumst;
quod nos inter dum tam quam recreare videtur.
at contra nobis caenum taeterrima cum sit
spurcicies, eadem subus haec iucunda videtur,
insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.*

Cf. S. Butler, «The Scent of a Woman», *Arethusa* 43, 2012, p. 87-112. *Idem*, art. cit. (n. 16), p. 78-79.

- A.E. HANSON, «Continuity and Change: Three Case Studies in Hippocratic Gynecological Therapy», in *Women's History and Ancient History*, S.B. Pomeroy éd., Chapel Hill, NC., The University of North Carolina Press, 1991, p. 73-110.
- J. HENDERSON, *The Maculate Muse: Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven, Yale University Press, 1991, second edition.
- E. IVERSEN, *Papyrus Carlsberg No. VIII with some Remarks on the Egyptian Origin of some Popular Birth Prognoses*, Copenhagen, Munksgaard, 1939.
- J. JOUANNA, «Sur la dénomination et le nombre des sens d'Hippocrate à la médecine impériale», in *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : Sources et développements : Actes de la table ronde organisée au Centre d'études et de recherches sur l'occident Romain de l'université Jean Moulin-Lyon 3 (14 Juin 2001)*, I. Boehm et P. Luccioni éd., Paris, Diffusion de Boccard, 2003.
- H. KING, «Food and Blood in Hippocratic Gynaecology», in *Food in Antiquity*, J. Wilkins, D. Harvey et M. Dobson éd., Exeter, University of Exeter Press, p. 351-358.
- H. KING, *Hippocrates' Woman: Reading the Female Body in Ancient Greece*, London and New York, Routledge, 1998.
- M.R. LEFKOWITZ, *Heroines and Hysterics*, London, Duckworth.
- S. LILJA, *The Treatment of Odours in the Poetry of Antiquity*, Helsinki: Societas Scientiarum Fennica, 1972.
- N. LORAUX, «Sur la race des femmes et quelques-unes de ses tribus», *Arethusa* 11, 1978, p. 43-87.
- P. MANULI, «Fisiologia e patologia del femminile negli scritti ippocratici dell'antica ginecologia greca», in *Hippocratica. Actes du colloque hippocratique de Paris (4-9 sept. 1978)*, M.D. Grmek et F. Robert éd., 1980, p. 393-408.
- P. MANULI, «Donne masculine, femmine sterili», in *Madre materia. Sociologia e biologia della donna*, S. Campese, P. Manuli et G. Sissa éd., 1983, Turin, Boringhieri, p. 147-192.
- R. MAYHEW, *The Female in Aristotle's Biology*, Chicago, Chicago University Press.
- B. MICHEL, «Chienne, truie, renarde, belette.... À propos de la parole des animaux femelles dans le corpus ésope, et ailleurs», *Cahiers «Mondes anciens». Histoire et anthropologie des mondes anciens* 3, 2012.
- V. NUTTON, «Galen at the Bedside: The Methods of a Medical Detective», in *Medicine and the Five Senses*, W.F. Bynum et R. Porter éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 7-16.
- R. PALMER, «In Bad Odour: Smell and its Significance in Medicine from Antiquity to the Seventeenth Century», in *Medicine and the Five Senses*, W.F. Bynum et R. Porter éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p/ 61-68.
- F. REDONDO PIZZARO, «Audición, olfacción y voz en el tratado *Sobre las carnes* del *Corpus Hippocraticum*, en relación con los conocimientos actuales» in *Tratados Hipocráticos (estudios acerca de su contenido, forma e influencia). Actas del VIIe colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 de Septiembre de 1990)*, J.A López Férez éd., Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, 1992, p. 499-504.
- L.M.V. TOTELIN, *Hippocratic Recipes: Oral and Written Transmission of Pharmacological Knowledge in Fifth- and Fourth-Century Greece*, Leiden, Brill, 2009.
- L.M.V. TOTELIN, «When Foods become Remedies in Ancient Greece: The Curious Case of Garlic and other Substances», *Journal of Ethnopharmacology*, sous presse (DOI: 10.1016/j.jep.2014.08.018).

- L.M.V. Totelin, « Smell and Epistemology in Ancient Medicine», in M. Bradley éd., *The Senses in Antiquity*. Vol. 2. *Smell*, London, Routledge, sous presse, p. 17-29.
- H. VON STADEN, « Matière et signification. Rituel, sexe et pharmacologie dans le corpus Hippocratique», *L'antiquité classique* 60, 1991, p. 42-61.
- H. VON STADEN, «Women and Dirt», *Helios* 19, 1992, 7-30.